

Ah ! l'homme est comme toi, pauvre perle marine,
Jeté par une vague au terrestre élément,
Et quand il penche aussi son front sur sa poitrine,
Mille voix de son cœur montent confusément....

Hélas ! et comme toi, sur son triste rivage
Il attend, tout souillé de limon et souffrant,
Que le reflux le prenne à la terrestre plage,
Et l'emporte à jamais dans l'éternel courant !

* * Ce matin, on a signalé l'approche de plusieurs canots montés par des sauvages qui descendent des bois, de bien loin, pour venir suivre la mission qui va avoir lieu aux Sept Îles ; nous nous rendons sur le rivage, deux coups de fusil retentirent et Charles, notre bon sauvage, pousse un long soupir et dit tristement :

— Deux hommes sont morts.
— Comment cela, qu'en sais-tu !
— Deux coups de fusil, c'est le signal.

Les canots accostent, hommes, femmes et enfants débarquent en levant les bras et en poussant des cris de douleur.

La chose est bien simple. Le gibier a manqué dans le bois, deux des chasseurs sont partis dans l'espoir de rapporter de quoi manger ; trois jours après, on les a retrouvés morts de faim, de froid et de faiblesse.

Ils étaient mariés, l'une des veuves à seize ans, l'autre à vingt, elles en paraissent quarante.

— Et que vont devenir ces malheureuses ?

— Elles se remarieront aussitôt que possible, me répond Charles.

Que voulez-vous, dans la forêt comme à la ville, c'est la vieille, vieille histoire, il faut manger ou mourir.

Lein Ledieu

LES BLESSURES DEMEURENT

(HOMMAGE D'AMITIÉ A MELLE R. S.)

L'homme, on le sait, est un tissu d'étrangetés et l'inconséquence est la note marquante de sa vie.

Il éclate en amers reproches contre le destin qui l'a jeté sur cette terre de misère et d'ennui ; il nomme le monde un baignoire dont il se dit le forçat ; il s'écrie que le bonheur n'est pas d'ici bas et que rien n'est fixe, hors le deuil et la déception, qui sans jamais mourir planent éternellement sur le monde pour y choisir leurs victimes ou contempler leur ouvrage.

Pourtant tout mortel un jour, de longues années peut-être, s'est trouvé accablé d'une félicité dont il s'est grisé, a eu à sa portée des urnes pleines où il a savouré toutes les ivresses. Mais pourquoi donc a-t-il oublié ce temps de fortune où rien ne manquait à ses vœux, ces heures de soleil et de chansons alors qu'il battait de la semelle de son soulier un sentier de dictames et de fleurs ? Pourquoi n'a-t-il plus souvenance de ces jours où toutes les fibres de son être, vibrant comme sous un archet divin, entonnaient un enthousiaste refrain de gratitude, d'amour ou de liberté ? C'est que les plus beaux jours ne sont pas ceux là que l'on se rappelle le mieux. Les joies glissent sur l'âme, la douleur l'écorche, les sourires passent, mais les blessures demeurent. C'est qu'une seule nuit de souffrance a suffi pour effacer en nous le souvenir de tout un passé radieux, de vingt ans de bonheur et d'insouciance. C'est qu'enfin il en est des choses du cœur comme des choses de l'imagination.

N'est-ce pas que vous avez dû souvent, dans les jours d'été, contempler vers le soir le soleil qui s'accoude au bord de l'horizon de pourpre ensanglanté et quelle magnifique beauté, quel charme profond n'avez-vous pas trouvé à ces nuances variées et miroitantes dont il habille la nature et les cieux ! Les ruisseaux et les gouffres boivent sa lumière avec avidité, les nuages s'en saturent, les fleurs penchées comme pour dormir

l'absorbent et s'en grisent. Vous avez vu les vagues de la mer chuchoter le dernier baiser du soleil à leurs sœurs qui le rendaient aux rives. Et tous les soirs ainsi, durant des semaines et des mois, vous êtes venue assidûment sur la grève écouter cette monotone cantilène de la mer qui pleure à l'astre du jour, qui sombre lentement dans sa large alcôve d'azur, d'or et de feu ! Vous vous êtes fait une habitude de ce tableau grandiose et vous ne songez guère que l'orage peut surgir et changer ce riant spectacle en une scène de désastre et d'horreur. Mais que soudain des groupes de nuages lourds et noirs accourent en un coin de l'horizon bleu ; que le vent pris de vertige les pousse et les entasse comme un troupeau de daims affolés ; que la mer se creuse en abîmes, qu'elle se couvre de naufrages et de débris et que ses vagues blanchies viennent rugir sur la grève souffletée ; que des sillons de feu, rouges, jaunes ou violets, crèvent les nues sombres et déchaînent les grondements du tonnerre et les colères de la pluie ; que les arbres soient brisés, les moissons annéanties et les chemins dévastés, ou seront alors vos émotions ressenties de nombreuses fois au bord des grèves chantantes, sous un ciel paisible et pur ? N'est-ce pas que cette tempête vivra plus longtemps en vous que le souvenir de vos jours de tranquillité et d'enchantement, si toutefois elle ne l'efface pas entièrement ?...

Voyez-vous encore, aux jours d'hiver, ces couples enlacés auprès d'un feu pétillant. Comme ils suivent des yeux les caprices de la flamme qui serpente autour de la grille ou s'engouffre dans la cheminée avec un bourdonnement dolent et grave ; comme ils écoutent, entre le bruit joyeux de leurs baisers, le craquement sonore des tisons qui se fendillent sous une combustion ardente. Et jusqu'à ce que la dernière langue de feu agonise dans un dernier spasme, jusqu'à ce que la braise disparaisse sous la cendre, ils restent là rapprochés, frémissants et heureux. Ils couvent mille projets, dorlotent des rêves, de leurs désirs font des espérances, escomptent l'avenir, comme des enfants et devant cette moitié de nuit si doucement envolée ils savourent d'avance les mystères et les extases de l'autre moitié. Jusqu'à la fin des jours de neige et de frimas ils ont ainsi goûté ce que la vie a pour nous de plus exquis — une félicité partagée. Mais toutes ces soirées sans clameur, suaves et prolongées s'évanouiront comme un rêve à la vue d'un incendie où la flamme qui siffle et que le vent chasse en tourbillons s'enroule autour des piliers, ronge et dévore les ais et les fenêtres ; où les charpentes consumées ont de longues plaintes et des cris aigus avant de rompre et s'effondrent enfin avec fracas ; où les murs encore debout, et qu'on dirait une porte de l'enfer ouverte vomissent à la face du ciel une noire colonne de cendre et de fumée ! Ce sinistre fera une impression durable sur leur imagination et le temps ne saura l'atténuer.

C'est encore pour la même raison que vous retiendrez très longtemps un danger que vous avez couru, un accident qui a failli vous coûter la vie, un moment d'adieu ou un de ces jours de deuil où l'âme semble devoir succomber sous le coup qui la frappe. Sans doute vous gardez en vous le souvenir de tendres félicités, souvenir qui vous berce dans un rêve fait à la fois de regrets et d'aspirations. Mais ce souvenir d'abord vivace en vous pâlit peu à peu, se perd dans les brouillards de l'oubli comme sous la distance et la brume disparaît une voile que l'on suit des yeux sur la mer où la brise l'emporte. C'est que les joies glissent sur l'âme et que la douleur l'écorche en passant ! Oui, les déceptions creusent un profond sillon au cœur de ceux qui les éprouvent et l'heure où vous avez senti tous vos songes s'enfuir comme un vol d'oiseaux effrayés, où vos rêves se seront heurtés à l'angle du temple de la nécessité ; l'heure de ce naufrage où vous n'avez pas même sauvé l'espérance d'espérer encore ; cette heure où vous vous êtes vu seul, isolé, sans foyer comme sans amis, meurtri et sans courage vous est présente à l'esprit jusque dans ses moindres détails. Vous pouvez égrèner un à un les sentiments qui vous ont assailli ; rien ne vous échappe. Comme vous vous cramponnez à la moindre pensée de salut ; comme vous avez pleuré, le front dans vos mains et les

coude sur la table, et toute la nuit peut-être vous donniez à vos projets croulés, à vos châteaux renversés vos sanglots comme glas funèbre ! Comme votre courage a faibli, comme le cœur vous a manqué ! Le ciel vous semblait injuste ou sévère ; Vous avez failli blasphémer ; vous avez même voulu mourir et si vous vous le rappelez si bien c'est que les sourires passent et que les blessures demeurent, c'est que le bonheur à l'aile rapide et les pieds légers et que la souffrance a le pas lourd et la main rude.

Habituez-vous donc à déguster longuement, à savourer en gourmets, jusqu'à la dernière goutte, ce qui nous est versé de joies et de jouissances. Et ainsi nous serons forts quand viendront les mauvais jours. Emplissons notre âme de choses senties et aimées et nous pourrons dire aux années écoulées, quelque soit le présent :

Mon cœur a plus de feu que vous n'avez de cendre,
Mon âme a plus d'amour que vous n'avez d'oubli.

D. R. Cheverez

Juillet 1890.

NOS GRAVURES

1814

Le "1814" de M. Meissonier, dit *Le Monde Chrétien*, de Paris, attire en ce moment la foule au Salon du Champ-de-Mars, après avoir été l'un des grands attrails de l'Exposition centennale l'an dernier. L'œuvre n'est pas nouvelle pourtant, puisque sa première apparition remonte au Salon de 1864 ; d'où vient donc cette curiosité du public ?

Elle est la conséquence du prix fantastique que vient d'être payée cette toile, dont M. Chauchard s'est rendu acquéreur pour la bagatelle de 850,000 francs !!! Jamais tableau ne fut acheté un tel prix du vivant de l'artiste ; la *Madone de Bleinheim* fut vendue 1,200,000 francs, il y a quelques années, mais comme chacun sait Raphaël est mort depuis longtemps ; l'*Angelus de Millet*, dont les enchères récentes firent grand bruit, n'atteignit que 500,000 francs ; où s'arrêtera-t-on dans cette voie ? Pour peu que cela continue, il n'y aura que les princes et les millionnaires qui pourront s'offrir le luxe de quelques centimètres carrés de toile recouverte de peinture, le cadre seule restera abordable aux petites bourses.

Malgré les défauts de détail assez nombreux, l'impression générale de l'œuvre de M. Meissonier est saisissante. Le drame lugubre de la campagne de France se déroule dans un espace de deux pieds carrés. Sous un ciel gris, dans un chemin détrempé par la neige fondue, l'Empereur s'avance, sombre et triste ; Ney, presque souriant, chevauche à côté de Berthier harassé de fatigue et de froid, l'armée suit dans un désordre qui sent la défaite et le découragement.

L'ensemble constitue une des plus belles pages qu'ait signées M. Meissonier, mais tout en comprenant le désir qu'éprouve un millionnaire de la posséder, il nous semble que 850,000 francs est une fort jolie somme.

ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC

Nous publions aujourd'hui parmi nos gravures une vue de la nouvelle église St-Jean-Baptiste, certainement un des plus beaux temples religieux du Canada.

C'est un véritable honneur pour la vieille et historique cité de Champlain de le posséder.

Les paroissiens et le curé méritent des éloges pour l'esprit de foi qu'ils viennent de montrer en cette circonstance.

La nouvelle église occupe le site de l'ancienne, incendiée le 9 juin 1881, c'est-à-dire l'arrondissement compris par les rues St-Jean, Deligny, d'Aiguillon et Ste-Claire.

Notre gravure est d'après une photographie de Mme Ste-Hilaire, 220, rue St-Jean, Québec.